

tendons au même but, nous défendons la même église, les uns par la plume, les autres par l'épée; n'est-ce pas assez pour nous dire confrères, et nous appeler nous aussi zouaves et compagnons d'armes?

Comme Canadiens, M. le Général, nous avons une raison toute particulière de vous souhaiter la bienvenue aux bords du St-Laurent. Depuis bien longtemps, l'appel aux armes ne s'était pas fait entendre dans nos campagnes. Notre population, qui jadis, arrosait la terre de son sang autant qu'elle de ses sueurs, jouissait des bienfaits de la paix. Un jour on vint nous annoncer qu'une horde révolutionnaire menaçait notre Père commun, l'immortel Pie IX; à sa poignée de braves, commandés par des héros, volait à sa défense et se multipliait sur tous les points pour combattre un ennemi dix fois plus nombreux. Alors l'ancienne ardeur militaire se réveilla au fond des cœurs, nos rues et nos places publiques retentirent du cri des croisés, Dieu le veut! Dieu le veut! et de nombreux jeunes gens laissèrent tout pour aller partager avec l'armée pontificale l'honneur de défendre le glorieux Pie IX. Vous savez le reste, M. le Général, ces jeunes gens vous les avez eus sous vos ordres; à votre exemple ils étaient prêts à donner leur vie pour le siège apostolique et l'honneur de la chrétienté.

En présence d'une carrière comme la votre, M. le Général, à quoi bon des paroles! Les noms glorieux de Castellidardo, Nerola, Mentana et Patay ne proclament-ils pas bien haut votre valeur et votre dévouement à la cause de l'Eglise et de la Patrie? Nous vous avons admiré, Général, quand, à la tête de vos zouaves, vous les meniez à la mort ou à la victoire; mais, laissez-nous le dire, notre admiration a grandi encore lorsque, écrasés par le nombre et la mitraille, rassemblant autour de vous les débris de votre héroïque bataillon dans la chapelle du séminaire de Rennes, au cœur de cette vieille Bretagne, catholique et royaliste quand même, à l'ombre de votre drapeau de Patay, vous fîtes acte public de foi et d'espérance en consacrant le beau régiment des Zouaves Pontificaux au Sacré-Cœur de Jésus. Ce jour marquera dans les annales de la France, car, au sein de la tempête, il fit présager le retour du calme et le triomphe de l'Eglise.

M. le Général, laissez-moi le dire, vous représentez deux défaites: celle de Rome et celle de la Patrie, et c'est là votre gloire! Jadis un roi barbare s'écriait: Malheur aux vaincus! Maintenant nous pouvons dire: Honneur aux vaincus! car ces vaincus représentent Dieu et l'Eglise et ces causes sont celles qui ne périssent jamais! Aujourd'hui le régiment des Zouaves Pontificaux est dispersé, le Pape est prisonnier dans son propre palais. Nous nous en attristons, mais nous ne perdons pas espoir. Pour nous Léon XIII, humilié ou glorieux, est toujours Pontife et Roi. Il règne sur nos intelligences par la doctrine, sur nos cœurs par l'amour et le dévouement qu'il nous inspire à la cause de l'Eglise.

L'avenir se montre bien sombre et gros de nuages, mais quand l'univers chrétien se soulèvera contre les attentats qui se commettent tous les jours à Rome, le Canada ne restera pas en arrière, il sera fidèle aux traditions de son passé.

Déjà, Général, vous savez combien nous ont été sensibles les malheurs de la France que vous avez servie avec tant de gloire. Chacune de ses défaites avait son contre-coup chez notre population et aujourd'hui, malgré les égarements de notre mère-patrie, confiants dans la miséricorde du Dieu qui aime les Français, les yeux tournés vers l'avenir, nous répétons avec espoir votre noble devise de Patay et nous disons avec vous:

Cœur de Jésus, sauvez la France!

Une autre adresse fut lue au marquis de Charette par le Dr. J. J. Guérin, au nom du "Catholic Club." Le Général répondit à ces adresses avec une éloquence et une précision militaires. Chaque phrase enleva l'auditoire et fut saluée par de longs applaudissements. On sentait dans chacune de ses paroles la passion de son cœur pour le Christ et pour l'Eglise.

Les paroles suivantes ont surtout été bien applaudies par l'assemblée et ont depuis fait le tour de la presse catholique du Canada.

"Il est assez facile, Messieurs, pour un homme de cœur de combattre vaillamment sur un champ de bataille pour Dieu et la Patrie; mais ce qui est plus difficile et surtout plus important, c'est de déployer dans les actions de la vie ordinaire, à chaque heure du jour, la même énergie, le même courage pour le triomphe de la vérité religieuse et sociale."

Quelques élèves représentèrent des scènes militaires de la compagnie des volontaires de l'Ouest, (1870), et le chœur du collège des Jésuites, composé de plus de 150 voix, ayant à leur tête, près de la rampe du théâtre, une magnifique bannière du Sacré-Cœur, chanta l'hymne au pape, de Gounod, "Viva Pio Nono", et le chant des zouaves "En avant marchons."

M. Dazé, ancien élève, déclama avec succès le poème célèbre de Victor Fournel "Les soldats de Dieu." Le poète chrétien et célèbre la fameuse charge de Patay. C'est une œuvre digne de reproduction. Les vers sont charmants, bien faits, le sentiment est chrétien, et tout est à la hauteur du glorieux fait d'armes qu'il rappelle. L'on se souvient de ce que fut la charge de Patay. Le 2 décembre 1870, une poignée de zouaves, sous le commandement du général de Sonis et de M. de Charette, se lança à l'assaut du village de Loigny, occupé par une forte division de Prussiens. Appuyée de l'armée française, cette charge eût décidé de la victoire. Malheureusement, les zouaves ne furent pas soutenus et la seule récompense de tant de dévouement fut la mort glorieuse de la moitié de leur bataillon. L'étendard qui portait l'inscription prophétique: "Cœur de Jésus, sauvez la France!" passa successivement de main en main et fut rapporté au camp par l'un des survivants de cette bataille. Le Général de Charette fut blessé pendant la charge, mais la Providence a conservé ses jours pour l'envoyer un jour, espérons-le, à la délivrance de Rome et au rétablissement du pouvoir temporel du successeur de Pie IX.

Voici cette poésie:

LES SOLDATS DE DIEU

(Pour l'anniversaire de Patay, 2 Décembre 1870)

Puisque leurs pieds maudits souillent la grande terre,
Français, voici les Bretons; à vous, fils de Voltaire,
Les croisés tendent la main;
A votre *Marseillaise* unissant leur cantique,
Ils se lèvent; accueille, ô jeune République
Ces soldats que tes fils répudieront demain.

O chevaliers sans peur de toute cause noble,
Vengeurs du droit vaincu par le succès ignoble,
Votre heure est arrivée: Adieu!

La France croit en vous, la France vous appelle!
Allons, debout, Chouans, et répandez pour elle
Le reste de ce sang déjà versé pour Dieu!

Sur nos remparts détruits plantant vos oriflammes,
Forts comme des lions, tendres comme des femmes,
Devant votre mère à genoux,
Fiers enfants, dressez-vous en vivante muraille,
Et montrez aux Germains des hommes à la taille
De ceux dont leurs aïeux ont éprouvé les coups!

On dit qu'en les voyant pencher sous la prière
Leurs fronts mâles et doux, qu'abritait la bannière
Couverte d'emblèmes pieux,

Puis s'embrasser, pareils aux chrétiens de Parène,
Et, sous le vent de mort qui balayait la plaine,
Courir droit aux canons, la flamme dans les yeux,